

Le magazine qui permet aux précaires d'ouvrir les yeux du lecteur sur leur réalité kafkaïenne, le réalisme de leur lutte et leur irrésistible humour !

SDF à louer > P.12



Photo: Aube Dierckx

DOUCHE FLUX

magazine

n° 18 – Automne/hiver 2016 **2€**

Avec le soutien de
Met de steun van

cera

samen investeren in welvaart en welzijn
s'investir dans le bien-être et la prospérité

ÉDITORIAL

DUNE : beaucoup plus qu'un comptoir d'échange de seringues

Il y a 4 ans, quand je suis arrivé en Belgique, j'ai demandé à un policier où je pouvais trouver un comptoir d'échange de seringues. À ma grande surprise, sans me regarder de travers, il m'a répondu que je pouvais me rendre au CLIP, près de la porte de Hal.

J'y ai été et j'ai découvert que c'est beaucoup plus qu'un simple distributeur de seringues.

Au début, je gardais mes distances et venais juste quand j'en avais besoin, puis, de fil en aiguille, les éducateurs et les infirmières m'ont mis à l'aise, je ne me suis jamais senti jugé, j'ai discuté de plus en plus avec eux et je suis revenu plus souvent.

suite p. 2



Photo: Charlotte Zverme

BXLR CUP. > P.5

De Brusselse voetbalcompetitie voor dak- en thuislozen is weer gestart. Supporter mee!

« Nous sommes des précaires » ?

> P. 2

« Autant le dire tout de suite, cette catégorisation ne me convient pas... »



Trouvez nos vendeurs de
DoucheFLUX
Magazine
en page centrale

Nous sommes des « précaires » ?

Pécaïre, qu'est-ce à dire? Nouvelle venue en tant que bénévole chez DoucheFLUX, dont je suis tenue au courant des activités depuis sa fondation grâce à la newsletter mensuelle, j'y découvre soudain que je suis « une précaire » ! Gloups ! Qu'est-ce à dire? journalisme. Elle réalise un reportage sur les sans-abris. Alors qu'elle interviewe des SDF dans un centre de nuit, on lui vole son GSM qui se trouvait dans son sac.

Le CLIP est géré par l'ASBL DUNE et propose toute une panoplie de services: une salle d'accueil (un endroit pour discuter de tout et de rien), une infirmerie, des consultations avec un médecin généraliste, une permanence sociale, une équipe de travailleurs de rue, le Médibus

Après quelques mois, l'équipe m'a proposé de participer à plusieurs activités.

J'ai commencé par un ramassage de seringues. Avec deux éducateurs et d'autres usagers, on va nettoyer les espaces publics où traînent des déchets de consommation: ça responsabilise et on en parle aux autres, en espérant que ça pousse à être plus propre.

Ensuite, j'ai participé aux Boules-de-Neige (projet pour lequel DUNE est partenaire avec Modus Vivendi). On y apprend ce qu'est la réduction des risques: le but est qu'on en parle autour de nous, pour sensibiliser un max de gens.

J'ai participé aussi à quelques focus-groupes: ce sont des réunions où on donne notre avis sur des sujets, des projets, comme l'agenda Le Bon Plan. L'édition 2016 a été améliorée grâce à nos remarques.

Je suis fier de mon parcours à DUNE, je m'y sens à l'aise. Au début, on m'a proposé des activités et maintenant, c'est moi qui peux proposer des projets.

Mario, usager de DUNE

CLIP (Comptoir local d'information et de prévention)

42 chaussée de Forest – 1060 Saint-Gilles

www.dune-asbl.be

www.scoop.it/t/dune-asbl

www.facebook.com/duneasbl

www.twitter.com/duneasbl

Autant le dire tout de suite, cette catégorisation ne me convient pas, pas plus qu'elle ne s'applique à nombre de personnes que j'ai rencontrées et avec qui j'ai partagé paroles et expériences, sur le terrain, depuis un peu plus d'une décennie.

Le terrain ? Celui des personnes qui ne disposent plus d'un logement: celles qui se retrouvent dans la rue, celles qui logent à gauche et à droite au gré des solidarités, celles qui squattent avec plus ou moins de bonheur des logis éphémères, celles qui bénéficient d'un contrat d'occupation temporaire, celles qui vivent dans des gourbis insalubres qui ne méritent pas le nom de foyer ou celles qui ne trouvent plus de lieux où poser leur habitat nomade, de lieux où s'autoconstruire une habitation à leur convenance, au gré de leur imagination et de leur savoir-faire... Ainsi que d'autres personnes, d'ici et d'ailleurs, touchées par ce raz-de-marée de misère qui menace de virer tsunami. Etc.

La question de la difficulté accrue d'accès à un logement décent et choisi que connaît un nombre toujours plus grand de personnes, je l'ai étudiée de près en pratique comme en théorie, je l'ai vécue comme problème pour ma propre existence. Je peux donc témoigner de deux raisons qui s'opposent à l'utilisation du terme « précaire ». Son caractère réducteur alors qu'il s'agit de décrire un groupe hétérogène d'une part, et d'autre part ce renversement insidieux des causes et des effets que son usage produit.

La cause qui place des personnes toujours plus nombreuses et des groupes toujours plus hétérogènes en situation de misère est une transformation du monde sous l'impact d'un phénomène appelé « globalisation », qui a – entre autres – pour caractéristique d'instaurer les conditions d'une pauvreté structurelle pour une partie croissante de la population planétaire. Le problème posé à l'humanité par

une explosion démographique en cours était déjà connu dès le début des années 1970. Des solutions concrètes et cohérentes avaient alors été proposées. Mais leur application aurait eu pour conséquence d'empêcher les profits qui permettent à quelques-uns de s'approprier aujourd'hui la plus grande part du gâteau Terre. Elles n'ont donc pas été mises en œuvre.

Ces solutions impliquaient une transformation radicale de nos manières d'habiter la planète. Plus de simplicité pour ceux qui s'étaient habitués à bénéficier du pillage des ressources d'autres contrées au détriment de leurs habitants et plus de bien-être pour ces derniers. Sans transformation de nos modes de vie, la solution au problème de la misère ne peut être que l'éradication de ceux qu'elle afflige.

Il n'est pas question ici d'austérité, bien au contraire, mais bien d'une redéfinition de la notion de richesse déterminée en priorité par des critères qualitatifs, et non plus cette toute dominance du quantitatif en vigueur aujourd'hui. En finir avec la concurrence et tous les gaspillages qu'elle génère, miser sur la complémentarité bienveillante et créative, arrêter de mesurer notre bonheur en « pouvoir d'achat » et viser le bien-être et la dignité pour tous les habitants de la planète.

Un point de vue que nous sommes très nombreux à partager dans le monde entier – à commencer par les centaines de millions de membres et sympathisants de la Via Campesina (voie paysanne) internationale – constituant une partie significative de la population planétaire qui – comme d'autres – est partie prenante du débat sur les choix éthiques concernant nos manières d'habiter la planète... de préférence en bons voisins de tous ses habitants.

Le milieu des années 1970 marque un tournant dans l'histoire. Après une période d'apparente prospérité pour notre région du monde, fruit d'un endettement outrancier et d'une

